

large coulée de cendre bituminuse, qui glisse avec vous, dans votre course précipitée.

J'étais arrivé au pied du Vésuve, presqu'en même temps qu'une joyeuse cavalcade composée de deux Dames et de deux Messieurs français, avec force guides et porteurs. Il y a des porteurs à bras si experts que, non seulement ils peuvent gravir, avec facilité, la pente escarpée et raboteuse du Vésuve, avec ses 50 degrés d'inclinaison ; mais encore ils portent avec sécurité sur des chaises-à-porteurs toutes les personnes que la crainte ou la faiblesse empêcheraient de monter. Les deux-Dames portées ainsi, dans ces chars à bras, par quatre gaillards accoutumés à ce rude exercice, me dévancèrent de beaucoup sur le sommet ; mais je fus indigné quand je vis deux hommes, jeunes encore, et paraissant jouir de toute leur vigueur se faire porter comme des enfants. Où est donc la gloire de monter sur le Vésuve, disais-je à mon guide, si on n'y arrive à la sueur de son front ?

Vous ne sauriez croire quelle sensation de grandeur, d'admiration, d'épouvanter vous éprouvez quand vous vous trouvez enfin sur les bords de ce gouffre béant qui vomit la lave, le feu et la mort. Le phénomène du Vésuve, dit un auteur illustre, cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire, avec les objets extérieurs, qu'on remarque à peine leur existence, et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées. Mais tout-à-coup l'étonnement que devrait nous causer à chaque instant, le spectacle de l'univers, se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création : tout votre être est agité par cette puissance de la Nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits longtemps ; nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme ; et qu'une force indépendante de lui, le menace ou le protège, selon des lois qu'il ne peut pénétrer.

J'arrivai sur le bord du gouffre béant, tout couvert de sueur et haletant des fatigues de l'ascension. Il n'y avait pas un muscle dans tout mon corps, pas une fibre dans toute ma personne qui ne tremblât, quand mon pied vint à foulter ce sol, qu'un génie malaisant semble avoir vomi des entrailles de la terre ; quand mon regard embrassa le spectacle grandiose et terrible qui se présentait à ma vue : Spectacle vraiment digne d'attirer les milliers d'étrangers qui, chaque année, y arrivent en soule ! Imaginez en effet que vous êtes parvenus à 3500, ou 4000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Vous dominez tout le pays environnant. Vous voyez, d'un côté les débris nus et encore debout de Pompéi ; de l'autre, sous le village même de Portici, comme je l'ai déjà dit, l'emplacement où fut Herculaneum ; ces deux villes, Pompéi et Herculaneum, ensevelies toutes les deux dans la même éruption, sous la lave triste du volcan, en l'année 79 de notre ère. Tout à l'entour de vous se trouvent plusieurs petits cônes, autrefois autant de cratères de moins grands volcans, en activité, et qui semblent autour du grand cratère, comme les petites coupole d'une mosquée Turque. Vous remarquez entre autres celui qu'on appelle le Volcan de Gauthry, du nom d'un Français qui s'y précipita volontairement, et dont le cadavre fut revomi deux jours après.

Vous y voyez, vous y flairez, vous y touchez les épaisses bouillées de cette fumée sulfureuse de soufre et de salpêtre, terrible précurseur de ces désastres affreux qui, si souvent ont ravagé cette terre toute volcanique. Vous marchez sur les bords de ce vaste et

épouvantable entonnoir, gueule béante du monstre, dont aucun être humain n'a jamais pu sonder les entrailles, qui n'ensoutent que la mort. Les bords de cet entonnoir en un certain point de son pourtour, viennent en se rétrécissant, jusqu'à n'avoir plus que deux pieds, et même un pied et demi de large. D'un côté se trouve le gouffre ; de l'autre, la pente escarpée du cône qui forme un véritable précipice. Cet endroit qu'il est nécessaire de passer pour faire le tour de l'entonnoir, est considéré comme très-dangereux. Pour moi ce passage, et toute cette ascension faillirent me coûter la vie.

Mesdames et Messieurs, il est une impression que peut-être plusieurs de vous ont éprouvée et qu'on éprouve toujours plus ou moins quand on veut voyager avec avantage, en voyant, en observant, en étudiant : c'est le désir de tout voir, de tout observer, de tout approfondir ; c'est parfois comme un besoin, une passion, surtout quand on voyage dans les pays que la poésie et l'histoire ont à l'envi rendus célèbres. Bien souvent il arrive que vous vous détourniez de votre route pour aller contempler un tronçon de colonne qui a appartenu à un palais des Césars ; souvent vous faites des lieues entières pour aller admirer un tableau, chef-d'œuvre de quelque ancien Maître. Ce désir, ce besoin faillit ici m'être fatal. Je voulais faire le tour de l'entonnoir pour voir de l'autre côté, l'emplacement de Stabiae, autre ville ensevelie en même temps que Pompéi et Herculanum lors de l'éruption de 79. Je voulais y deviner l'endroit où Pline le naturaliste s'était fait couper près du rivage de la mer, sur un drap étendu qui devait lui servir de linceul. Car, dit Pline le jeune, " lorsque la lumière reparut, trois jours après le dernier soleil qui avait lui pour mon oncle, on retrouva son corps entier, sans blessure ; son attitude était celle du sommeil plutôt que celle de la mort."

Voulant donc, à mon tour, avoir vue de ce côté, je m'avancai sans faire attention au peu de largeur de la crête qu'il me fallait franchir, ni à l'extrême danger que je courrais. Mais rendu au milieu du terrible passage, une rafale de vent du Nord-Est envoya en plein sur moi une forte bouffée de cette épaisse fumée blanche qui s'échappe continuellement de la terrible gueule du cratère : j'en fus totalement enveloppé, et pour quelques secondes, je dus disparaître de tout ce qui avait vue et vie sur la terre. Cette fumée était tellement épaisse et imprégnée de soufre et de salpêtre qu'elle me suffoqua tout-à-saif. Heureusement, j'eus encore la force et l'instinct de tourner sur moi-même et, presque sans le savoir, je tombai dans les bras du guide qui m'avait suivi. Le nuage s'étant bientôt dissipé, l'air pur me raviva aussitôt, et j'en fus quitte pour une leçon qui avait failli me coûter la vie. Dans mon enthousiasme, j'étais parti trop vite, et je n'avais pas entendu mon guide me crier de me couvrir la bouche et le nez avec mon mouchoir, précisément pour parer au cas de ces rafales qui sont assez fréquentes ; il avait lui-même pris cette précaution, c'est ce qui explique comment il ne fut pas également suffoqué.

Cette terrible leçon ne me corrigea pourtant pas. J'avoue que souvent dans mes voyages j'ai été d'une témérité et d'une imprudence impardonnable : mais dans l'occasion on est souvent esclave de sa curiosité. A peine étais-je revenu de ma frayeur, que j'oubliai ce qui venait de m'arriver. Ayant encore à la main un grand bâton dont il avait fallu m'armer pour m'aider dans mon ascension, je m'étais avisé de l'enfoncer dans la cendre sulfureuse qui recouvre la paroi intérieure du cratère, et je l'en avais retiré au bout